

L'Oribus n° 82 de septembre 2011

La guerre en pointillé d'un jeune Évronnais : Louis Janvier

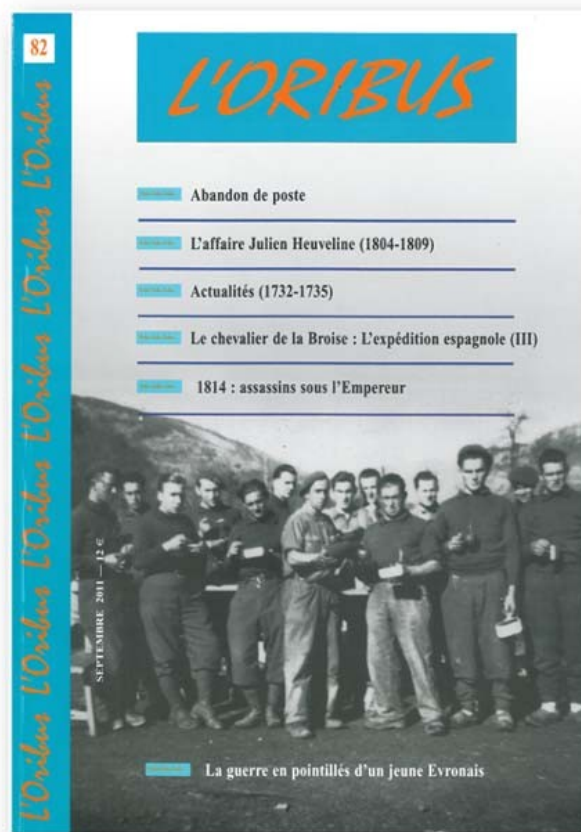
Louis Janvier est mobilisé en juin 1940, raconte Rémy Foucault. En pleine débâcle, il envoie des lettres dans un style familier à ses parents. On suit dans cet article sa correspondance avec ses parents dans la mesure du fonctionnement ou non du système postal de 1940. Lors de sa démobilisation il ne peut pas rentrer chez lui et il est affecté à un chantier de jeunesse créé en zone libre par le nouveau gouvernement de Vichy. Le but est de donner une éducation physique et morale à une jeunesse qui serait autrement livrée à elle-même après l'armistice. Il communique dès lors avec sa famille grâce à des cartes interzones, pré-remplies indiquant d'avance les sujets à aborder (« ...en bonne santé... », « ...tué... », « besoin de provision », « d'argent », « travaille »...). En tant que charpentier, il est chargé de commander une équipe de constructeur de baraquements.

Il revoit Évron en février 1941, travaille pour Rossignol comme avant sa mobilisation et rencontre sa future épouse. Mais il n'a pas fini d'être mis à contribution. Cette fois au titre de la Relève, pendant un peu plus de deux mois, entre novembre 1942 et janvier 1943, il va travailler sur le chantier du mur de l'Atlantique. Période courte mais dure pour le jeune Évronnais qui se plaint à sa fiancée d'être traité comme un prisonnier par les soldats allemands : « *Le camp est entouré de fils barbelés* » ; il se plaint de la nourriture : « *Le matin, jus de chaussettes qui n'a ni goût de café, ni sucre dans le café. Le midi, de l'eau claire où nagent deux ou trois rondelles de carottes et de patates et c'est tout* » ; du logement : « *Sans draps ni rien, on ne peut pas se déshabiller, d'ailleurs, on gèlerait* ». Finalement, c'est grâce à l'action de son patron, M. Rossignol, qu'il revient avec ses collègues.

Il se marie finalement fin 1944, trois mois après la libération d'Évron, mais ses obligations militaires ne sont pas terminées. Il est rappelé pour cinq mois comme réserviste en juin 1945. Sa correspondance et certaines de ses photographies nous permettent d'avoir un aperçu du camp de prisonniers de Thorée-les-Pins, dans la Sarthe : son lieu d'affectation.

L'Oribus précise à juste titre que ce genre de parcours en pointillé, sous l'Occupation, n'est pas un cas unique. Les causes de mobilisation ou de réquisition ne manquaient pas : mobilisation de 1940, chantiers de jeunesse, STO, remobilisation à la Libération...

Par ailleurs, L'Oribus contient cinq autres articles, dont un nouvel épisode des aventures du chevalier de la Boise qui, dans ce chapitre de ses mémoires, entre dans Madrid avec l'armée française en 1823 et dé-



couvre la ville, sa beauté, et se fait un plaisir d'apprendre les danses françaises aux dames madrilènes.

Mais les salles de bal ne réussissent pas à tous les soldats. Ainsi, Bernard Sonneck propose la reproduction d'un article de *L'Avenir de la Mayenne* où l'on se moque d'un canonnier originaire de Ballots, condamné à la prison pour abandon de poste lors d'une garde. Cet abandon de poste est consécutif à la faiblesse du soldat face aux avances d'une dame sortant d'un bal.

À lire également :

- L'affaire Julien Heuveline, un notaire du début du XIX^e siècle soupçonné de faux en écriture (David Audibert).
- Le meurtre du sieur Delelée-Préault, « paisible propriétaire mayennais », commis au printemps 1814 et dont les coupables seront exécutés cinq mois plus tard, en place publique à Laval (Jean Steunou).